

REDOUBLER LE JEU DU DOUBLE JE ?

Ah ! Paris,
je ne t'aime plus,
je ne t'aime plus,
je ne t'aime plus. . .

En ce début 2016, "Léo Ferré" s'était invité au voyage.
Les temps sont difficiles. . .

Doux euphémisme, cher Léo !
Partout des uniformes armés de fusil d'assaut.
Quand on est seul et armé, on n'est plus seul
Quand on est seul et désarmé, on fait une demande pour être CRS
Et...
La solitude...

J'ai eu la chance de voyager hors d'Europe occidentale durant mon adolescence. J'y avais, *naïvement*, tracé la frontière entre démocratie et dictature, à la présence de militaires en armes de guerre, dans les gares des secondes...
Les temps sont difficiles. . .

Cette indéfinissable densification, *pesantification* de l'atmosphère, que je ressentais, que je portais et supportais, ces regards, plus ou moins fuyant, tout à la fois, bien et malveillant, de tous sur chacun, et de chacun sur tous, était alourdie encorps par le terme de mon voyage : l'assemblée générale des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, l'AG annuelle des CCAF, la statutaire, celle où l'on vote. L'on peut toujours voter en juin, voire extraordinairement... Cela reste facultatif.
Avec le temps, va. . .

Ne chantez pas la mort, c'est un sujet morbide

Question faculté, *les temps sont difficiles*, l'AG, de ce mois de janvier 2016, avait quitté l'Institut de théologie protestante, sis à la Santé, pour trouver asile "chez" les étudiants protestants, dans ce désormais tristement *malfameux* XI^{ème} arrondissement. Cela promettait-il une humble et pieuse cure de jeunesse ? Que j'y réponde par la négative ou par l'affirmative, une *même* angoisse me traversait.

Si d'Aznavour j'avais la voix
Je pourrais m'voir au cinéma,
Mais la p'tit' vagu' m'a laissé là
Moi, moi, moi qui m'voyais déjà,
Les temps sont difficiles. . .

La veille, “au” groupe montpelliérain, nous avons médité *les Écorces* de Georges Didi-Huberman (*Les Éditions de Minuit*, 2011). Si c’est inimaginable, alors nous devons, sans jamais cesser, tenter de l’imaginer, au risque, sinon, d’être emportés par ce dont nous nous défendons, et qui, pourtant, se loge au plus profond de nous-mêmes, par ce déni de l’humanité, de la vie...

L’argument de Didi-Huberman est difficilement parable, dans son incessante tentative de “parer” : *c’est la nécessité de n’en pas rester à cette impasse de l’imagination, cette impasse qui fut précisément l’une des grandes forces stratégiques – via les mensonges et les brutalités – du système d’extermination nazi* (p. 31).

Les temps sont difficiles...



“*Écorces*, Georges Didi-Huberman”
(*Les Éditions de Minuit*, 2011, pp. “7”, 8-9) ©photomontage L.D.

Il n’y a pas d’horreur absolue !

Il n’y a pas de chef-d’œuvre absolu !

Le nom imprononçable se serait “rétracté” : *Tsimtsoum*, il aurait “brisé les vases” : *Chevirat haKelim*, et il les aurait “réparés” : *Tikkoun*. Alors... alors...

Anselm Kiefer *rétrospectait* à Pompidou, troublante mise en application anticipée des *Écorces* de Didi-Huberman. Né dans les ruines encorps fumantes du nazisme, il ne cesse de peindre, et d’écrire, dut-il méditer Torah et Talmud, la solitude fondamentale de l’être humain, et la honte primordiale, et de son insignifiance cosmique, et de sa non-finitude congénitale, qui, pourtant, se finira.

Et ce Temps qui s’est arrêté au bord de la seule invention de l’homme : la douleur !

L'“idée” de la “belle mort” offre l'illusion de pouvoir échapper définitivement, et à la solitude, et à la honte. L'“idée” de “vie”, même “belle”, ne cesse de nous y confronter. *Viva la muerte!*, le cri des tripes franquistes a résonné, ce jeudi soir, à mes oreilles. Rétractés-brisés-réparés à l'image de..., nous pouvons, encorps, créer, procréer, la poésie de... Il est très difficile, pour ne pas dire quasi-inhumain, d'aimer la vie. Aimer la vie, c'est encorps, en un même mouvement qui ne cesserait de commencer, aimer la mort : chacune se nourrit de l'autre. On ne peut pas prétendre n'aimer que l'une ou que l'autre.

Les deux, mon p'tit gros con de djihadiste/capitaliste !

Les deux, mon grand p'tit nigaud de Luc !

Les temps sont difficiles...

Assumer la proximité du lointain de l'autre, ce sont les mots d'Isabelle Dufresnoy, que je rassemble, ressemble, sans doute mal, et qu'il me semble, qu'elle a plus ou moins articulés dans le groupe, qui nous réunissait le samedi après-midi de cette AG de janvier.

Comment, “après”, parfois, ne pas se jeter du haut d'une cage d'escalier ?
Voire d'un pont ?

Ou encorps, se mettre la tête dans un sac plastique ?

Les temps sont difficiles...



Anselm Kiefer : *Eis und Blut* (Glace et sang), 1971.

(coll. particulière, Allemagne) ©photo L.D.

*Si vous n'avez pas, dès ce jour, le sentiment relatif de votre durée,
il est inutile de vous transmettre,*

*il est inutile de regarder devant vous
car devant c'est derrière, la nuit c'est le jour.
Et...*

La solitude...

La solitude...

La solitude...

Ta gueule, Ferré !

De solitude, il fut beaucoup question le samedi matin. Éric Didier en a tendu le fil acéré, entre les deux images qui manquent à nos jours, dont ne cesse de nous *entretenir* Pascal Quignard.

“Les étudiants” nous avaient loué leur sous-*solitude*.

Je ne peux qu'exprimer toute ma reconnaissance et mes remerciements, au style *présant* de notre bureau, à la fois pluriel et unique, encorps charmant et apaisant, sans lequel nos temps actuels seraient bien plus *difficiliiiiiles...*

Nous vivons une époque épique et nous n'avons plus rien d'épique

Me revenaient les images du *docu-crétation* d'Ulrich Seidl : *Im Keller*, traduit en français : *Sous-sols* (Damned Distribution, 2015). Me revenait la misère de l'humaine détresse, dans ces dessous glauques, tous les jours, impeccablement propres, de *certain* foyers autrichiens. Plus que les nuits des croix faisant leurs gammes, ou des bondages refaisant leurs nœuds, c'est l'image d'un large terrarium oblong, qui ne cesse de me sidérer. *Terror* est avant tout la terre. La terre terrifiante, la terre terrassante.

L'arrivée sur la terre veut dire : *hilflosigkeit*.

Plan très large. Plan immuablement fixe. Long plan fixe à hauteur du regard du spectateur, fatalement voyeur. Dans la pénombre du sous-sol, seul le terrarium est chaudement éclairé. Il s'étend au bas du mur du fond. En haut perce un sombre *was ist das ?*

À l'extrême gauche, un individu accroupi, figé. Il regarde l'immense boa, au long corps jaune et blanc, profilant presque tout l'espace de la boîte de verre. Restent une trentaine de centimètres. Inexorablement, imperceptiblement, incroyablement lentement : vingt. Un cochon-dinde y frétille. Il frissonne. Déjà, il “sait”. Déjà, il sait toute fuite impossible. Le reptile semblerait se figer.

Soudain !, le cochon-dinde se jette littéralement dans sa gueule. Elle s'ouvre sans même avoir eu le temps d'en recevoir l'appel.

Sidérante co-im-pulsion. Sidérant co-ire... fulgurant coït.

Me revenaient les mots de J. Cortázar : *La memoria empieza en el terror*, La mémoire voit le jour avec la terreur. Nestor A. Braunstein les a mis en exergue de son livre : *Memoria y espanto O el recuerdo de infancia* (*Les présages*, traduit en français par J. Nassif, Stock, 2011).

Dans *Écorces*, Didi-Huberman en convoque les racines sanscrites : *krtih* et *kettih*, qui dénotent à la fois la peau et le couteau qui la blesse ou la prélève (p. 71). Ce jeudi soir, nous avons médité sur ce double mouvement simultané, réciproque, sans médiation, du couteau “vers” la peau, et de la peau “vers” le couteau.

*Quand le couteau vient s'immiscer
Dans leur castagnette figure
Et je voyais ce qu'on pressent
Quand on pressent l'entrevoiture
Entre les persiennes du sang
Et que les globules figurent
Une mathématique bleue,
Sur cette mer jamais étale
D'où me remonte peu à peu
Cette mémoire des étoiles*

J'étais d'autant plus intranquille, que, le matin même, plus ou moins consciemment, et plutôt plus, ce qui revient en corps à dire moins, j'avais fait *newsletter* ce qui, à ma première lecture, s'avérait être une bombe. Et à la seconde, encore. Je veux parler du texte de l'invitation adressée aux CCAF par Jacques Nassif, à l'occasion de notre AG, *Pour relancer le voyage...* J'ai beau, ces derniers temps, essayé de me laver les mains, sous le voile de la fausse humilité de me déclarer n'être qu'un *technicien du site web des CCAF*, je n'en continue pas moins d'y faire passer les trains, voire des bateaux...

Son texte risquait une réponse interrogative à la question que nous posait le Conseil pour l'après-midi de l'AG, à savoir : *Quels dispositifs pour les CCAF aujourd'hui ?* Et, par là même, d'emboliser d'emblée celui que nous proposait, justement, le Conseil. Ce dernier l'a, sagement, posé à sa place, dans un des groupes tirés au sort l'après-midi.

Pour relancer le voyage, Jacques nous invite, en effet, en effroi, à larguer nos amarres, et à affirmer au “social” : *Je suis analyste !* Une allégation pouvant avoir valeur de blasphème aux CCAF. Je m'étais abstenu, l'an dernier, de voter le rapport moral, en prétendant *mordicus* qu'il ne fallait pas lâcher cette affaire.

Et voilà que Jacques s'y mettait à son tour. En apparente contradiction, avec *tout* ce qu'il a, jusqu'à ce jour, soutenu contre vents et marées, filant sans jamais vraiment cesser la métaphore *kleistienne* du théâtre de marionnettes. En apparente contradiction, avec le dogme des CCAF, que, par fausse coquetterie, on préfère maquiller en style : *association d'analyse (freudienne, svp !)*, et non *association d'analystes (même freudiens)*.

L'article 4 des premiers statuts des CCAF (1983) stipulait :

L'association ne comporte qu'une seule catégorie de membres.

Avec le rajout, en 1989, de cette précision : *praticiens de l'analyse ou non*. Depuis 1991, il s'écrit : *L'association est composée de membres intéressés à divers titres à l'analyse freudienne.*

Toujours en 1991, est apparu l'article 8, plus que jamais, d'actualité :

L'association soutient qu'il ne saurait y avoir de titularisation d'un analyste, que ce soit par la cure ou par une procédure. Il est attendu que l'énonciation d'un sujet se déclarant analyste, qu'il soit membre ou correspondant puisse donner lieu à une élaboration dans l'association.

C'est là où le bât a blessé, et blesse encorps.

L'invitation de Jacques en est, à sa manière, un vif écho. La question élaboratrice appelle, le plus souvent, un pas sage par l'écrit. Ses solitudes. Le risque/chance, qu'il soit biffé, barré. En commun(cru)autés.

Tout est affaire de décor

Changer de lit changer de corps

A quoi bon puisque c'est encore

Moi qui moi-même me trahis

L'article 8 est à la base de tous nos dispositifs successifs sur la pratique. Ils nous posent, "aujourd'hui", crucialement questions, et, ce, au-delà de leurs non-négligeables usure intrinsèque, et diminution drastique de candidats. La ou les violences, qu'ils ont révélées, les ont mis en *suspens* depuis, déjà, un an.

Nous vivons, encorps, *grosso modo*, sous l'égide de ces statuts de 1991.

Ils ont fait, aussi, évolué l'article 2. Dès les premiers statuts, les CCAF s'y reconnaissaient un "objet" : *la psychanalyse, dénommée ici analyse freudienne*, ils s'y donnent désormais un "but" : *assurer des conditions propres à la transmission de son expérience.*

C'est là que le bât a blessé, et blesse encorps.

On couch' toujours avec des morts

On couch' toujours avec des morts

On couch' toujours avec des morts !

Le matin, chemin faisant nos contes sur la diminution conséquente de nos recettes, sont passées des "ombres" de "nos" en chair disparus. Soudain : m'est revenue, celle *sacré bonhomme* de Costas Ladas. Il ne cesse de "nous" apostropher :

La transmission est née dans les corps d'armées, pour transmettre les ordres, les ordres du chef ! Elle est à sens unique !

Ni dieu, ni maître, ni code, ni quoi !

Pas vrai, mec ?

OK, Ferré !

Une seule catégorie de membre "rédhibitorise" toute velléité de p'tit chef.

Ni dieu, ni maître, ni femme, ni rien, ni moi, ni eux et Basta !

C'est bon, Léo...

La marée, je l'ai dans le cœur

Qui me remonte comme un signe

Je meurs de ma petite sœur, de mon enfance et de mon cygne

Notre association ne pouvait choisir comme port d'attache, qu'un havre, à la passe étroite, et aux anneaux d'amarrage tous au même niveau. Si le premier critère reste le seul dispositif encorps bien vivant aux CCAF, et éloigne par bonheur les gros bateaux, le dernier interdit malheureusement aux petits de venir s'y amarrer. Sans être, un tant soit peu, un vieux loup de mer (solitaire comme il se doit), on ne peut pas y accoster tout frais moulu de son charnier naval. *Avec le temps, va...*, ils se retirent un après l'autre dans les cimetières marins. Quant aux p'tits mousses, nous n'en finissons pas de (ne pas) les mettre à frire...

Et notre port, de s'assécher.

À l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat !

Et le combat cesse, *faute !*

Il existe près des écluses

un bas quartier de bohémiens

dont la belle jeunesse s'use

à démêler le tien du mien

Allez, Ferré ! Chante-nous encorps Aragon...

La *présante* apparition de Françoise et Sean Wilder en ce début de samedi après-midi a apporté dans ces sous-sols un doux rayon de soleil ; l'atmosphère s'est faite encorps plus légère.

Il n'aurait fallu

qu'un moment de plus ?

Le sort en ayant été jeté, je m'y suis hasardé au sein des *jaunes canari*. J'en écris les noms : Martine Aïmedieu, Isabelle Dufresnoy, Christophe Amestoy, Daniel Delot, Yves Genin, Jacques Nassif, Bertrand Phésans, et ma pomme : Luc Diaz.

Si jamais tu t'aperçois que ta révolte s'encroûte et devient une habituelle révolte, alors,

Sors

Marche

Crève

Baise

Aime enfin les arbres, les bêtes et détourne-toi du conforme et de l'inconforme

Lâche ces notions, si ce sont des notions

Rien ne vaut la peine de rien

Ce n'est même pas une refondation, à laquelle Jacques semble nous inviter, en nous proposant de (re)jouer au jeu, qui est au fondement même de notre association, et de pas mal d'autres. De toutes celles de tous ceux, qui ont tenté de survivre à la kalachnikov millérienne (sic), triant, à bout pourtant, son bon grain de l'ivraie. D'emblée, des noms qu'on barre. Biffés. La première fois, il s'est fini en sanglant jeu de massacre.

Sans que les acteurs en aient eu clairement conscience, ce petit jeu de massacre n'a pas manqué de continuer de se rejouer, avec plus ou moins d'intensité, dans nos différents cartels de la pratique. Les jurys de la passe pourraient plus facilement *sans* passer, les en-je n'y seraient pas tout à fait les mêmes.

Les temps sont difficiles. . .

C'est à une fondation, que Jacques semble nous convier : celle des *Cartels Constituants de l'Analyse Laïque*, s'est-il amusé à nous proposer. Toujours une question de nomination, motif, même, des co(-)nstitutions de nos associations analytiques : *La passe, aux commandes !*

L'acronymie n'en serait pas si heureuse. Qu'ils soient osseux ou de bois, les cals, ça bloque ; enfin, c'était cohérent. Il peut être important de re-garder ce que l'on a dans la cale, surtout si, pour voir la côte, l'on quitte son port d'attache. Mieux et/ou pire, il n'était pas seulement question *pour relancer le voyage* d'aller mieux voir le trait de côte. Il y était question d'aller s'amarrer dans un autre port d'attache, dans la soupe duquel, jusqu'à présent, nous n'avions, me semblait-il, jamais cessé de cracher.

*Sur les pistes de l'inconscient, il y a des balises baveuses
toujours un peu se souvenant du frichti, de l'organe, du repu.*

Enfin, la, les, violences des origines étaient nommées par l'un des acteurs de ce cartel constituant qu'il pouvait désormais qualifier de *premier*, malgré l'interdit fondamental de Dumézil : *Cartels Constituants n'a pas de singulier* (*Entretiens* avec Rondepierre). *On couch' toujours avec des morts*. Jacques pouvait nommer les quatre autres *constituants* : Rondepierre, Dumézil, Conté, Allouch.

*Ô ma sœur la violence, nous sommes tes enfants
Les pavés se retournent et poussent en dedans*

*Ô ma sœur la violence, tes enfants s'analysent
Et du Guatemala s'en viennent des parfums
De sang et des Guatémaltèques allant s'analysant
Dans les ruisseaux de sang coulant comme la crème*

Plus que de bombe, Jacques nous a parlé, à propos de son écrit, d'électrochoc, lui semblait-il, nécessaire. Depuis les poissons-torpilles déchargeant sur la tête de nos anciens à bile noire, ne lui prête-t-on pas des vertus *cures hâtives* "dans" la mélancolie ?

Les CCAF, mélancoliques ? De cette mélancolie non-nostalgique, dont l'un des derniers cartels d'adresse avait fait son miel ? Ne s'agirait-il pas, plutôt, d'une dépression ? Ou d'un Alzheimer, au vu des troubles a-mnésiques ?

*Nous ne sommes même plus des juifs allemands
Nous ne sommes plus rien
Il n'y a plus rien*

Soudain, me sont repassées les "moustaches" de Christian Oddoux, déambulant les deux étages de l'exposition *Mélancolie : génie et folie en Occident*, présentée par Jean Clair au Grand Palais, à l'hiver 2005-06. Très vite, c'est avec nostalgie, que j'ai ressenti le vide du "chapeau" de Jean-Pierre Holtzer. Il aurait pu nous en faire sortir le "vecteur contact", *via* les vieux portraits szondiens, passés au révélateur belge.

*Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles
A certaines heures pâles de la nuit
près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes simplement
Des problèmes de mélancolie
Alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir
Et l'on se dit qu'il est bien tard
Qu'il est bien tard...*

Isabelle ne pouvait pas entendre la proposition de Jacques. Elle ne pouvait pas entendre que son nom soit "biffable" et surtout biffé, plus d'ailleurs, que le fait même de biffer, elle-même, des noms.

Nous étions quasi-unanimes sur ce sujet – *malbarré*.

Pour le *Dictionnaire culturel de la langue française* (sous la dir. d'Alain Rey, Dictionnaires Le Robert-Sejer, Paris, 2005), "biffer" est apparu dans la langue française en 1584, au sens d'*effacer de la mémoire*, probablement de l'ancien français, *biffe* : "étoffe rayée". Il est parfois, malgré le manque d'attestations, rattaché à *biffe*, "objet à deux fentes", par référence à la pratique du Palais de justice de barrer de deux traits de plume ou de canif les textes annulés.

La racine *bifida*, “fendue en deux”, interpelle le p’tit lacaniste, que je me fends, me feins, d’être.

Cette blessure

Où meurt la mer comme un chagrin de chair

Où va la vie germer dans le désert

Qui fait de sang la blancheur des berceaux

Qui se referme au marbre du tombeau

Cette blessure d’où je viens

Na/cul-turellement, en un magnifique acte manqué farpaitement réussi, j’ai effacé le fichier d’une première version pratiquement achevée de ce texte, que vous êtes en train de lire... Créer, c’est d’abord et encorps, gâcher...

Jacques nous (s’)interrogeait sur le mystère d’une écriture qui, pour être valable, valide, validée – je ne sais plus, et un peu tout ça en même temps –, devrait être écrite deux fois, avec un biffage entre les deux. Me sont revenues les deux écritures des tables de la loi, la première du “doigt” divin, la seconde des mains de Moïse, avec leur brisure (biffure ?) entre les deux.

Palimpsestes, sommes-nous...

Cette blessure

Qu’on voudrait coudre au milieu du désir

Comme une couture sur le plaisir

Qu’on voudrait voir se fermer à jamais

Comme une porte ouverte sur la mort

Cette blessure dont je meurs

Le détonateur de l’invitation de Jacques aura été l’écoute d’une “ni, ni”, point aigu de l’analyse laïque – pléonasmie –, depuis le “ni médecin, ni prêtre” de Freud, jusqu’au “ni médecin, ni psychologue”, dûment estampillé, à la fin du siècle dernier, dans notre pays, par le passage *sous* les fourches caudines de la TVA.

Bertrand a souligné que si l’on ne peut pas dire qui est analyste, nous pourrions, peut-être, dire, au moins, qui ne l’est pas, et (re)jouer au jeu, potentiellement de massacre, que nous proposait Jacques.

D’autant plus, que la demande de l’“État”, en fin de compte, ou, plus prosaïquement, du “lien social”, *en tant qu’il est fondé par un discours*, serait précisément celle-là : nommer ceux qui ne sont pas analystes pour les illusionner d’une garantie d’absence de “charlatans” dans nos rangs, quitte à user, sans sourciller, des critères les plus subjectifs qui soient. Les charlatans *ciarlarent* ; ils sont *faciles* à reconnaître : ce sont celles ou ceux qui *parlent avec emphase*...

Dans *Monty Python and the Holy Grail* (EMI Films, 1975), les Chevaliers qui disent “Ni”, d’abord, puis “*Ekke Ekke Ekke Ekke Ptangya Ziiinnggggggg Ni*”, ensuite, sont les gardiens de la forêt et des paroles sacrées.

Ils ne peuvent pas entendre : “Ça” !

Quelle association, quels dispositifs, pouvons-nous envisager, inventer, fonder, pour accueillir les impétrants, qu’ils soient “ni, ni” ou non, d’ailleurs – on s’en fout, non ?

Gradus ! Gradus ! nous sommes-nous écrié avec Bertrand, dans des incantations toutes apotropaïques de toute velléité de hiérarchie, de toute velléité de p’tit chef.

Dans son texte d’“adieux” aux CCAF, Christian Oddoux nous demandait de ne pas cesser d’interroger la différence entre *hiérarchie* et *gradus*. Lacan, en ses temps, avait estimé nécessaire l’enjeu (l’en je ?) de la *carotte*...

L’assertion sur laquelle *Analyse freudienne* scissionna : *L’institution analytique si elle existe, n’est autre que la cure elle-même*, reste, en un sens, indépassable. La psychanalyse, ça ne se transmet pas, ça ne se forme pas.

La psychanalyse, ça (se) transfère, point !

De corps en corps, encorps a-corps. De solitude en solitude...

Et d’aventure en aventure

de train en train, de port en port...

Oh ! Pardon, Ferré. Ça, c’est Lama, avec *The Nana*, mais *sans* un zeste...

Si ça ne transmet pas, tout au moins, ça se cultive.

Jacques a évoqué la *sauvagerie* des psychanalystes, la violence de leurs associations. Leur indépendance, farouche, susceptible, et jalouse. Son invitation serait-elle à entendre comme une tentative d’institutionnaliser cette sauvagerie ? Elle nous ferait, encorps, courir le risque probable, d’en faire éclater ladite institution, avec des dégâts collatéraux, c’est-à-dire : humains, considérables.

Sauvage, c’est, toujours et encorps, celui qui *vague seul*. Toujours et encorps, la solitude. Toujours et encorps, l’errance, sans, même, n’en être ni dupe, ni vraiment non-dupe. Quignard médite depuis longtemps *Sur l’idée d’une communauté de solitaires* (arléa, 2015). Devrions-nous rejoindre un Port qui serait Royal ? Devrions-nous opter pour les mœurs des couvents, tout en refusant de s’y lier par des vœux ? Il me semble parfois que c’est précisément cela que nous essayons d’accomplir, dans une injonction des plus paradoxales : *sois moine (seul) dans une communauté, sans pour autant t’y lier de quelque façon qui soit*. Étrange et étonnant engagement/désengagement... Difficultés *actuelles* de l’engagement aux CCAF. Je les comprends. Je les vis. De là à biffer des noms...

De là à ce que l’on puisse biffer mon nom...

L’engagé, c’est, toujours et encorps, le tueur à gages...

*Ô l'ange des plaisirs perdus
Ô rumeurs d'une autre habitude
Mes désirs dès lors ne sont plus
Qu'un chagrin de ma solitude*

Pour Jacques, la double contrainte nous définit. Elle est aux fondements mêmes de la ou des violences, qui nous occupent si pressément aujourd'hui. D'une part, nous nous interdisons à juste titre d'en avoir un, entonnant notre antienne préférée : l'analyste ne se conjugue qu'au futur antérieur, et seulement par l'analysant, et *blablabla...* ; d'autre part, nous ne cessons de nous comporter "en" analystes. Nous nous étonnons, encorps, que nous puissions nous conduire, entre "nous", tel/les de véritables canailles...

Yves a signalé, avec son léger sourire, que ce double bind constituait notre cohérence même. Notre co-errance même...

*Il n'en restait plus qu'un
Et c'était celui-là
Un port du Nord ça plaît
Surtout quand on n'y est pas
Ça fait qu'on voudrait y être
Ça fait qu'on n'sait pas bien
S'il faut s'taper l'poète
Ou s'taper la putain... d'Rotterdam*

Dans la liste des doubles contraintes qui nous constituent, la question démocratique n'est pas la moins paradoxale ; nous continuons régulièrement à nous déclarer et à faire fonctionner une démocratie électorale, tout en sachant, nonobstant, et ce, au moins, depuis 1993 et la scission d'*Analyse freudienne*, que la démocratie dans une association n'est qu'une fiction.

*Quand les voteurs votant se mettront tous d'accord
Sur une idée sur rien pour que l'horreur se taise
Quand il y aura des mots plus forts que les canons
Ceux qui tonnent déjà dans nos mémoires brèves*

Me revinrent les discussions "politisées" avec nos collègues de *Coût freudien*, du *Cercle freudien*, et de l'*Insu*, que nous avons eues, à juste titre, à Montpellier, dans l'et-toi ?, plus que dans l'émoi, de la parution récente du décret sur la "titularisation" des psychothérapeutes. En monopolisant nos élaborations, elles ont, peut-être, eu l'inconvénient d'assécher nos questionnements plus précisément cliniques. Elles ont eu l'énorme avantage de nous permettre de parler avec "nos" semblables, sans trop de semblant.

Pas seuls !, persiste et signe Françoise Wilder.

*Le désespoir est une forme supérieure de la critique.
Pour le moment, nous l'appellerons "bonheur",
les mots que vous employez n'étant plus "les mots"
mais une sorte de conduit à travers lequel
les analphabètes se font bonne conscience.
Mais...
La solitude...*

Celles du vendredi sept septembre 2012 m'avaient inspiré un texte : *(se) re-tenir (par les) debout : tâche aussi désespérée que nécessaire...* Je concluais par les souvenirs d'une autre après-midi, quelque neuf ans plus tôt, le samedi vingt-deux novembre 2003. J'y avais connu le bonheur d'y assister au séminaire de François Balmès. Dans l'après-midi de ce samedi, il avait intitulé son propos : *Le réel, est-ce que ça marche... ?*

Il nous y fit reparcourir, entre autres, *La troisième*, en nous y montrant un Lacan s'efforçant à la façon des théologiens de tenir les deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire deux postulats rendus également nécessaires par des pans entiers de la doctrine et qui sont pour autant contradictoires.

*Les mots, nous leur mettons des masques,
un bâillon sur la tronche
A l'encyclopédie, les mots!
Et nous partons avec nos cris!
Et voilà!
Il n'y a plus rien...
plus, plus rien...*

En deçà, au-delà, de la psychanalyse, c'est l'humanité même, qui est prise dans ce double lien, prise et torturée par *l'équivocité* du langage, qu'elle habite, et qui pourtant n'existe pas. Double bind du "ni, ni" pascalien : ni ange, ni bête, et le malheur veut que...

"Ni, ni" : "à la fois, à la fois" ...

Le sujet participe du réel en ceci justement qu'il est impossible apparemment. Ou, pour mieux dire, je dirais qu'il en est de lui comme de l'électron, là où celui-ci se propose à nous à la jonction de la théorie ondulatoire et de la corpusculaire. Nous sommes forcés d'admettre que cet électron passe en même temps par deux trous distants. (Lacan, Le Séminaire, 11/03/1970, L'envers de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1991, p. 119)

Je reviens sans jamais cesser vers d'impossibles solutions aux solutions de continuité. Avec Michèle Montrelay, avec Françoise Wilder, je lis, je lie – j'essaie du moins –, le "slash", celui du continu/discontinu par exemple, en lui *appliqu[ant] [...] la fonction que lui ajoute Linda Hart : celle du avec et non du contre* (Françoise Wilder, *Ce que les femmes psychanalystes ont fait à la psychanalyse*, Le courrier des CCAF, 10/2009, p. 14).

J'y pense, et puis, j'oublie...

*Les fleurs à inventer les jouets d'une comète
Les raisons d'être fou la folie dans ta tête*

J'ai eu tort à notre AG de janvier de l'année dernière. Tort, non pas de refuser de lâcher sur le fait de ne pas se déclarer analyste, tort de ne pas avoir voulu, dans un même mouvement allusif, accepter de tenir l'autre bout, et me déclarer encorps l'être. Comment se (re)trouver, en mêmes temps, dans deux ports d'attache aux antipodes, l'un de l'autre ? Le grand écart de ce paradoxe me fait encorps bien peur. J'ai une conscience confuse, qui fuse, qu'il serait le seul, plus ou moins, "viable" :

Je suis analyste/je ne suis pas analyste !

L'emploi du ne explétif : *je ne suis analyste...*, ne peut clôturer l'affaire. Même, et, peut-être, surtout pas, au pluriel : *je ne suis analystes...*

Re-mettre, sans jamais cesser, sur le métier, en questions, l'à jamais supposé/e – plus qu'un, pas encorps, jamais, tout à fait deux ? – sujet de l'énonciation/énoncé(e) ?

Ni..., ni.../À la fois..., à la fois... ?

*Ci-gît l'imaginaire
Il s'est noyé
Il était nu*

Comment ne jamais cesser de tenter d'imaginer l'inimaginable ?

Pas seuls ! Sinon pour (s')écrire... Parole !

Dans *Rhétorique spéculative*, (Gallimard, Collection Folio, Paris, 1997, 1^{ère} édition Calmann-Lévy, 1994) Pascal Quignard nous fait passer en douce ces mots que Cusa a écrit avec force : *Le plaisir que procure l'étude n'est pas la fin de la connaissance. L'accroissement infini de l'ignoré est la tâche, l'amplification de l'impénétrable secret, la récompense.*

J'y pense, et puis, j'oublie...

C'est à cette navigation, des plus périlleuses, entre deux eaux, avec d'un côté : un abysse, et de l'autre : un abysse, que m'invitaient ces échanges jaunes canari.

Tu n'en reviendras pas...

Il y aura bien – tant que mal – des dépressions, des pots-au-noir...
Et après ?
Il y aura la mort !
Et a-lors...

La tempête semblait s'être un peu calmée ; des horizons semblaient se dégager. Il y avait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi léger en sortant d'une AG.

Une douce brise soufflait dans les voiles...

*Ah! Paris quand tu es deux bouts
Moi je t'aime encorps ...*

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau le Lez,
le vendredi 22 janvier
2016.

*Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri... .*

Dis donc, Léo ! C'est pas un peu fini ?

*Quand c'est fini
N.I. ni-ni
Ça recommence...*